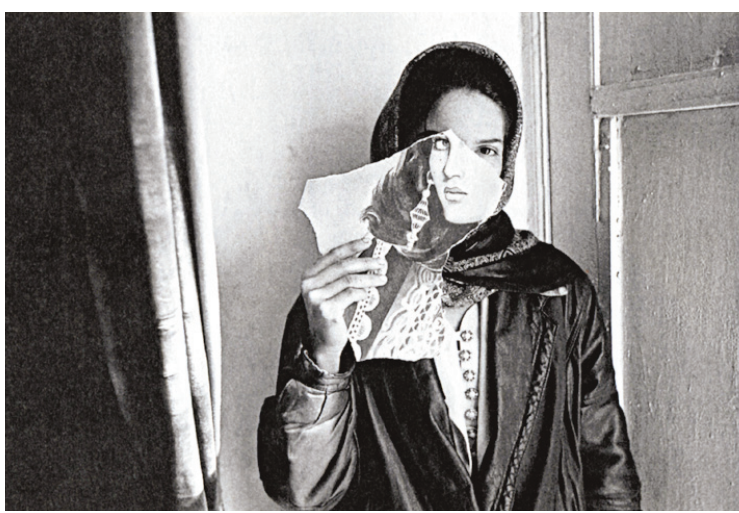


# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 24 ET DIMANCHE 25 MAI 2014

## Les femmes pachtounes et leurs poèmes de la résistance

TOM KOENE, NEWS.COM



SEAMUS MURPHY

Depuis des siècles en Afghanistan et au Pakistan, les femmes de l'ethnie pachtoune disposent d'un bon moyen pour faire savoir qu'elles existent en chair, en os et en esprit sous leurs burqas bleu ciel: les *Landays*. Ces poèmes de 22 syllabes traitent de l'amour, du sexe, de la guerre et de toutes les autres réalités d'une vie qui peut s'avérer extrêmement injuste pour elles.

CLAUDE LÉVESQUE

Il peuvent être drôles ou tristes, aériens ou au contraire explicites. Ces distiques — groupe de deux vers — sont composés, récités et partagés par des femmes qui sont la plupart du temps analphabètes. Ils survivent parce qu'ils n'appartiennent à personne, c'est-à-dire à tout le monde.

Eliza Griswold est américaine. Elle est journaliste et poétesse. Il y a deux ans, elle est partie à la recherche des *landays* qui circulent aujourd'hui en Afghanistan. Elle a rapporté de ce énième séjour dans cette région qu'elle aime un recueil d'une centaine de poèmes intitulé *I Am the Beggar of the World* (*Je suis la mendiante du monde*). Seamus Murphy, le photographe qui l'accompagnait dans cette expédition, a qualifié sa démarche de «*poésie d'enquête*».

L'idée du reportage est d'abord venue à Griswold en lisant *Le suicide et le chant. Poésie populaire des femmes pachtounes* (Gallimard, 1994), l'ouvrage d'un écrivain, philosophe et folkloriste afghan, Sayd Bahodine Majrouh, qui fut aussi un résistant à l'occupation soviétique. Majrouh avait

collectionné à cette époque des *landays* dans les camps de réfugiés au Pakistan. «*J'ai voulu savoir ce que la vie des femmes a été au cours des deux dernières décennies*», celles qui ont suivi le meurtre de Majrouh (en février 1988), confie Eliza Griswold au *Devoir* lors d'un entretien téléphonique.

Ensuite, elle a entendu parler d'une société littéraire féminine dont les membres se réunissent à Kaboul. Elles sont régulièrement invitées à des émissions de radio. Des jeunes femmes s'identifient au moyen de pseudonymes appelés en cachette pour réciter des poèmes. Un jour, une habituée de ces lignes ouvertes téléphone de son lit d'hôpital pour dire qu'elle s'est immolée afin d'échapper à un mariage forcé et qu'elle va bientôt mourir. Eliza Griswold décide de partir à la recherche de la famille de cette «*Zarmina*», qu'elle finit par trouver dans une petite ville de la province de Helmand, dans le sud-ouest de l'Afghanistan.

«*Les femmes afghanes ont-elles une grande force de caractère? Tout à fait. Vu de loin, le suicide nous semble un échec ou une forme de faiblesse; la vérité, c'est que le suicide de cette jeune femme [Zarmina] est une façon d'exercer un pouvoir. C'est absolument sombre, mais c'est une des réalités de la vie dans les circonstances actuelles. Le suicide devient une forme de pouvoir sur son propre corps et son propre avenir*», explique Eliza Griswold.

La poétesse-journaliste a écrit des articles pour des publications aussi variées que le *New York Times Magazine*, la revue *Poetry* et *Outside*, un excellent magazine consacré au plein air, mais qui débordait largement ce terrain déjà im-

meuse. Elle y raconte les circonstances parfois périlleuses d'une quête qui l'a menée dans des camps de réfugiés, des hameaux isolés et des mariages célébrés dans des salles éclairées au néon, en passant par des campements de nomades. Comme bien d'autres voyageurs qui ont parcouru l'Afghanistan, Eliza Griswold s'est prise d'une grande affection pour cet étrange et majestueux pays du bout du monde. «*J'espère y retourner souvent...*», dit-elle en entrevue.

«*Dans mon rêve je suis le président / Quand je m'éveille je suis la mendiante du monde*», affirme le poème qui a donné son titre au recueil.

**«*J'ai choisi ce titre parce qu'il exprime les rêves intérieurs et le pouvoir. Il est très facile pour des visiteurs en Afghanistan de croire que les femmes n'ont pas conscience de la répression qu'elles subissent. On pense souvent qu'elles ne savent pas qu'on peut vivre autrement. Ce landay contredit cette idée*»**, explique Griswold.

Dans les distiques pachtounes, les sujets peuvent être remixés. Comme dans le hip-hop. D'anciens mots peuvent être remplacés par des mots plus modernes. Un officier de l'armée coloniale britannique peut ainsi devenir un soldat américain. Aujourd'hui, ces courts poèmes sont souvent échangés sur Internet, par textos ou sur Facebook.

VOIR PAGE F 2 : PACHTOUNES

«*Glisse ta main à l'intérieur de mon soutien-gorge / Caresse une pomme grenade de Kandahar rouge et mûre*»

Poème pachtoune



**Le goût des autres:**  
Perrine Leblanc lit  
le dernier Echenoz  
Page F 2



**Paul Auster:**  
jeunesse revisitée et  
genèse de l'écriture  
Page F 5

## LIVRES

LE GOÛT DES AUTRES

## Jean Echenoz: les lieux, les amours

Le goût des autres, c'est un lieu où un auteur lit, commente et critique l'œuvre d'un autre qui l'inspire et à qui il voue une grande, grande admiration. Ici, Perrine Leblanc lit le dernier Jean Echenoz. Si elle a travaillé longtemps dans l'ombre en édition, son premier roman, *L'homme blanc* (Quartanier, 2010), lui a valu prix littéraires, reconnaissance, et l'entrée dans la collection blanche chez Gallimard, où elle vient de sortir *Malabourg*. Jean Echenoz, a-t-elle déjà dit en entrevue, est pour elle un maître de rigueur et d'écriture, un modèle.

PERRINE LEBLANC

J'ai acheté *Caprice de la reine* avant de rentrer au Québec pour les élections du 7 avril. Il y avait ce soir-là une réception à l'hôtel de ville de Bordeaux, mais je n'ai pas suivi le groupe d'écrivains qui s'y rendait pour boire et manger, j'ai préféré retrouver dans l'intimité de la lecture la manière Echenoz; le carton d'invitation me servirait de marque-page. J'ai commencé la lecture du livre à l'hôtel, je l'ai terminée dans le ciel, entre Paris et Montréal.

Jean Echenoz a été un de mes professeurs d'écriture, j'ai appris à écrire mon premier roman en lisant son cycle de biofiction (*Ravel, Courir, Des éclairs*, Minuit, 2006, 2008, 2010). Puis *14* (Minuit, 2012) est arrivé. C'est un roman de guerre, d'amour et de tranchées, elliptique comme son titre, et écrit au passé composé, ce temps fascinant, mais difficile à manier dans la narration, avec ses auxiliaires qui sonnent comme des talons lourds à l'étage du dessus. On lui a reproché de faire du Echenoz comme Duras faisait dans l'imitation d'elle-même. Mais non, pas du tout. Echenoz dirige l'orchestre en maître: la sobriété, les apartés formidables, les silences qui sont des soupirs sur la partition du récit. Et il y a tout cela dans *Génie civil*, un texte d'une trentaine de pages qui vaut à lui seul l'achat de *Caprice de la reine*. C'est un mini-roman d'amour funeste doublé d'une brève histoire des ponts.

Pour écrivains

Echenoz propose sept variations sur l'espace, le lieu à décrire est le point de départ de chacun des récits qui composent le volume: un tonneau d'eau-de-vie et le Suffolk, la Mayenne, Babylone, le jardin du Luxembourg, un pont, les fonds marins, Le Bourget. *Nelson* ouvre le recueil. Echenoz y résume une vie en quelques paragraphes, avec un humour dont il a le secret, dans une



ROLLAND ALLARD

Pour Perrine Leblanc, Jean Echenoz, quand il écrit, dirige l'orchestre en maître, usant de sobriété, d'apartés formidables et de silences qui sont des soupirs sur la partition du récit.

langue précise et sans lyrisme. Dans ma chambre d'hôtel blanche dont la fenêtre donnait sur les toits ocre du Bordeaux que je venais de découvrir, j'ai applaudi à cette rigueur qui n'admet pas le pathos. Echenoz est un écrivain pour écrivains, un *writer's writer*. J'y reviens quand je doute (donc souvent), je le retrouve quand je

manque d'élan. Il y a toujours quelque chose d'épatant dans ses livres, même dans ce recueil de textes de commande, ou de circonstance, qui est une construction éditoriale pour les initiés bien plus qu'un grand livre; c'est la manière, qui éblouit. Il sait par exemple donner une image nette du passé en lui offrant comme élément de

comparaison le présent — le récit intitulé *Babylone*. On ferme les yeux et on le voit sourire.

La manière

J'aime Echenoz. Je lui pardonnerais un livre de trois pages avec la mention « roman » sur la couverture. Si ces trois pages déchirent tout, je le suis jusqu'au bout. Prenez le dernier récit de *Caprice de la reine*, *Trois sandwiches au Bourget*. Echenoz suit le personnage dans ses allers et retours entre son domicile et Le Bourget, une banlieue grise de Paris, poquée comme toutes les banlieues grises du monde. Les phrases sont impeccables mais le début est plat, sans couleurs, sans main tendue au lecteur qui pourrait perdre pied. Puis ces deux phrases: « *Ensuite, j'ai mis pas mal de temps à trouver l'organe de presse que je cherchais, qui est un quotidien vaguement de gauche et dont un seul exemplaire se trouvait au rez-de-chaussée du présentoir, presque invisible alors que toute la presse d'extrême-droite y bombait le torse à une tribune d'honneur. Cette observation m'a contrarié.* » Voilà. C'est la manière Echenoz. L'humour fin, un peu anglais, le rire sous cape d'un bum génial. Plus loin il résume l'histoire du cinéma l'Aviatic en une longue phrase qui prend tout jusqu'à la chute du paragraphe. Rebelote avec l'église du Bourget, dont il nous livre l'histoire à travers les siècles et les guerres en une page. J'avais retrouvé le maître, en forme, en humour et en couleurs; sa phrase précise et à « chute », comme on dirait « la chute d'une nouvelle ». Jean Echenoz ne perd pas son temps ni son lecteur, chaque chose est à sa place exacte. Au feu craché et au volcan, il oppose la puissance d'une phrase assurée, mature et moderne, dégageée des effets faciles de la vulgarité. Echenoz ne fait rien comme les autres, il fait comme il veut, et c'est beau.

Il nous arrive tous, j'imagine, de marquer les livres que nous avons aimés et que nous relisons. Cette nuit-là, à Bordeaux, après avoir reçu sur mon téléphone français un message qui m'a fait plaisir, j'ai rédigé dans les marges du recueil d'Echenoz le début d'un courriel. Cette réponse, que je n'ai pas encore envoyée, est tatouée sur la peau du livre.

Collaboration spéciale  
Le Devoir

CAPRICE DE LA REINE

Jean Echenoz  
Minuit  
Paris, 2014, 128 pages

QUEL AVENIR POUR LES CLASSIQUES?

Les fondamentaux des lecteurs du *Devoir*

Samedi dernier, le dossier du *Devoir* demandait « Quel avenir pour les classiques? » en s'interrogeant sur le rapport à la tradition, à l'enseignement, et sur le lien artistique et littéraire que garde le Québec aujourd'hui avec les classiques, ceux d'ici comme d'ailleurs. Plusieurs lecteurs ont répondu à l'appel alors lancé par le journal, afin de partager leurs classiques à eux. Tentative de palmarès empirique, à partir d'une large, très large liste de titres jugés essentiels...

CATHERINE LALONDE

Ce qui frappe d'abord dans cet exercice ludique? La variété des réponses propo-

sées, et ce, dans un spectre historique fort étendu. Même parmi les auteurs reconnus comme « classiques purs et durs », peu de titres se recou-

pent dans les choix de nos lecteurs. Celle-là a été marquée par « Montaigne, Diderot, Rabelais », qui l'ont « mise en contact avec la stylistique, le goût de trouver les mots et leur juste sens selon le contexte ». Homère revient bien de-ci de-là, forcément, mais même Platon, Aristote, Pythagore, Sophocle, Épicure, Jules César et saint Jean ne font que passer, comme Shakespeare et Molière.

Car il semble qu'on préfère les classiques d'ici — *Les Anciens Canadiens* (1863) de Philippe-Aubert de Gaspé, « œuvre inaugurale », comme le souligne un lecteur, se retrouve ainsi en tête du palmarès. *Un homme et son péché* (1933), de Claude-Henri Grignon, suit de près, ex æquo avec *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy. *Lavalée des avalés* (1966) de Réjean Ducharme vient ensuite, suivi par Albert Camus, si on cumule les lecteurs

amants de *L'étranger* (1942) et de *La peste* (1947). *Salut Galarneau!* (1967) de Jacques Godbout, Pierre Vadeboncœur, *Le Petit Prince* (1943) de Saint-Exupéry et Gaston Miron se retrouvent en rang serré sur la marche suivante

de cet éclat podium.

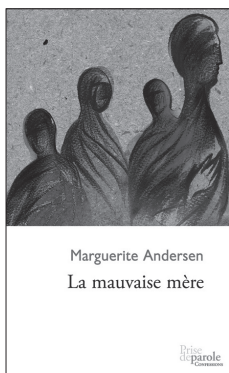
Ensuite? Une avalanche de ce qu'on peut appeler des « classiques individuels », des écrits de sainte Thérèse de Lisieux jusqu'aux aventures d'Astérix, de la poésie de Paul Eluard à *La grosse femme...* de

La variété aide à comprendre les dissensions qui naissent dès qu'on tente d'établir une liste définitive de lectures fondamentales

Michel Tremblay, d'Alphonse Daudet à Georges Simenon, en passant par François Sagan, Gaétan Soucy, Germaine Guevremont et Gabriel García Márquez. Une variété qui aide à comprendre les dissensions qui naissent dès qu'on tente d'établir une liste définitive de

lectures fondamentales, et pourquoi ces listes ont tendance à s'allonger presque indéfiniment... Un exemple? Le répertoire d'œuvres du patrimoine littéraire québécois, que l'Union des écrivains et écrivains du Québec a rendu public sur son site il y a quelques semaines afin d'aider les professeurs et les chercheurs, de les faire « bénéficier d'un choix plus vaste d'œuvres à présenter dans leurs cours ». Résultat? 150 titres, tous genres confondus, datant de la Nouvelle-France à 1950, d'Elzéar Bédard et Laure Conan à Albert Pelletier, Anne Hébert, en passant par un certain... Henri Bourassa.

Le Devoir

Félicitations!  
Finalistes – Prix littéraire TrilliumMARGUERITE ANDERSEN  
La mauvaise mère

De Berlin à Tunis, de Montréal à Toronto, une féministe avant la lettre retrace les moments de sa vie pleine, difficile et mouvementée.

Récit romanesque • 207 pages • 18,95 \$ • ISBN 978-2-89423-906-3

www.prisedeparole.ca  
En vente chez votre librairieVÉRONIQUE-MARIE KAYE  
Afghanistan

Deux adolescents s'affrontent dans un huis clos amoureux dont personne ne sort indemne.

Théâtre • 84 pages • 12,95 \$ • ISBN 978-2-89423-299-6

Véronique-Marie Kaye  
Afghanistan

## PACHTOUNES

SUITE DE LA PAGE F 1

« Je t'ai perdu sur Facebook hier / Je te retrouverai sur Google aujourd'hui », raconte justement l'un d'eux.

« Père tu m'as vendue à un vieil homme / Que Dieu détruise ta maison; j'étais ta fille »: c'est le poème que la jeune Zarmina avait récité à la radio avant de s'enlever la vie.

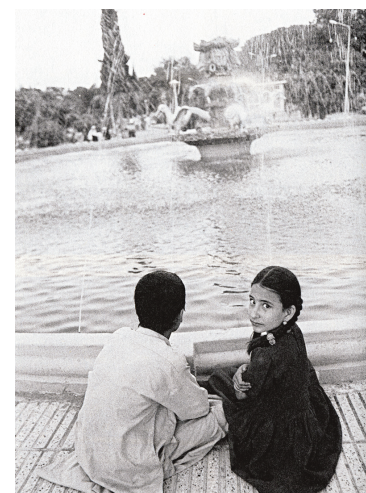
Les *landays* se chantent souvent au son d'un petit tambour. Pendant le règne des talibans, toute musique était proscrite. La récitation de poèmes était donc devenue encore plus problématique. Même aujourd'hui, les Afghanes doivent être discrètes quand elles s'y adonnent. Dans les villages, il y a souvent une seule femme qui chante, et les hommes ne savent généralement pas qui elle est. Il faut dire qu'une femme qui chante risque d'être considérée comme une

prostituée en Afghanistan.

Certains *landays* dénoncent l'occupation de l'Afghanistan par les armées occidentales. Pourtant, cette présence a permis aux femmes de ce pays de s'émanciper, jusqu'à un certain point.

« Je ne suis pas sûre qu'un grand nombre d'Afghanes souhaitent le départ des troupes étrangères, poursuit Griswold. J'ai eu cette impression, mais, plus j'en ai rencontré, moins elles m'ont paru désireuses de les voir partir. Avec les soldats viennent des milliards en aide au développement et c'est cet argent qui leur permet de travailler à l'extérieur de leur maison. Alors, la réalité est complexe. »

La documentariste de poésie poursuit: « Nous avons réalisé ce projet à ce moment précis parce que nous voulons faire entendre les voix de celles qui risquent le plus après le retrait des troupes internationales. [voir la chronique de Louis Cornellier en page F 6]. Nous avons promis aux femmes afghanes un nouveau mode de vie qui se tra-



SEAMUS MURPHY PSG

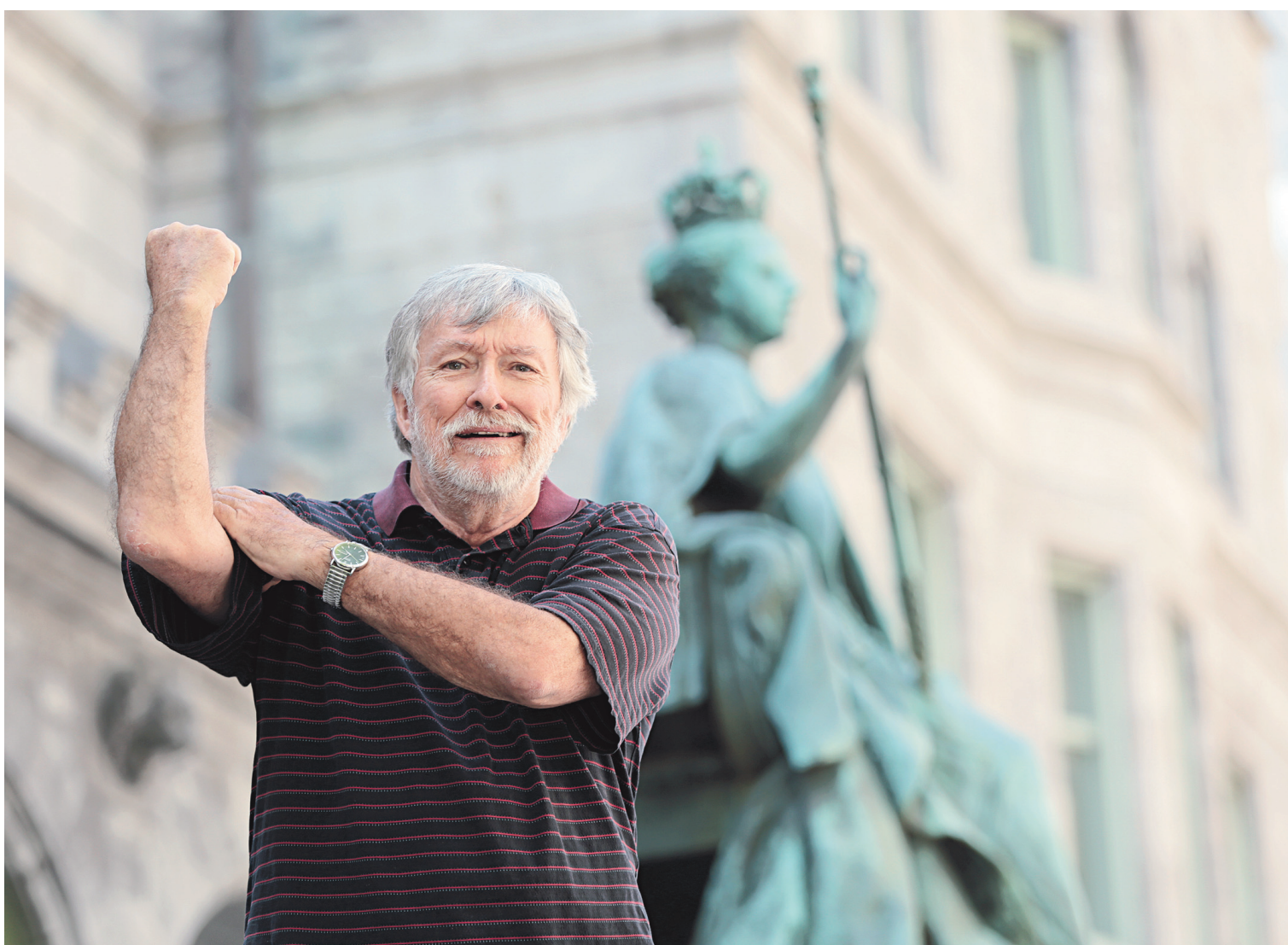
duit par une plus grande liberté personnelle. Pour moi, c'est une façon de remplir notre promesse et de ne pas abandonner les Afghans une fois de plus. »

Le Devoir

I AM THE BEGGAR OF

THE WORLD  
Eliza Griswold  
Photos de Seamus Murphy  
Éditions Farrar, Straus, Giroux  
New York, 2014, 145 pages

## LITTÉRATURE



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

« Les plaines d'Abraham. Le rapport Durham. Les rébellions de 1837 et 1838. La loi des mesures de guerre. La conscription. Les référendums de 1980 et 1995. Stephen Harper. » François Barcelo lance en vrac, dès les premières pages, les raisons de sa haine des Anglais.

## Foncer dans le mur



DANIELLE LAURIN

**C'**est glauque, c'est déjanté. C'est grinçant, violent. Tout se passe dans un petit village isolé. Le héros est un perdant de première, un paumé, un naïf, qui multiplie les faux pas et s'en va droit dans le mur. Nous sommes bien chez François Barcelo.

Après *J'haïs le hockey*, *J'haïs les bébés* et *J'haïs les vieux* (400 Coups, 2011, 2012, 2013), voici *J'haïs les Anglais*. Attention ça va brasser. Tous les stéréotypes à l'encontre des Anglo vont y passer. Nourris par la rancœur d'un Franco.

Dès le départ, Barcelo n'y va pas par quatre chemins: « J'HAÏS LES ANGLAIS. » Ça remonte à loin, avant même sa naissance. En vrac, les raisons de sa détestation profonde ressemblent à ceci: « Les plaines d'Abraham. Le rapport Durham. Les rébellions de 1837 et 1838. La loi des mesures de guerre. La conscription. Les référendums de 1980 et 1995. Stephen Harper. »

Ajoutez à cela Rob Ford, Richard Henry Bain, les votes ethniques, ainsi de suite. Mais ce qui a mis le feu aux poudres, c'est l'apparition récente dans le village où il vit et travaille d'une succursale de la Trans-Colonial Bank of Canada (TCBC). Il prend ça comme une attaque personnelle, « à l'endroit où ça fait le plus mal: dans mon portefeuille ».

C'est que le succès de la TCBC a entraîné une baisse de clientèle dans les deux autres institutions financières de ce bled de 5000 habitants. Notre homme travaille à la BQ, du coin, où son emploi est fortement menacé. Voilà pourquoi ce directeur adjoint pas vraiment directeur adjoint mais qui rêvait de le devenir entreprendre, à 28 ans, une carrière de braqueur de banque.

## Tourner mal

Le magot récupéré à la nouvelle succursale bancaire anglophone pourrait lui servir à se lancer dans la restauration. Il a déjà donné un acompte de 1000\$, par l'entremise de la Western Union, pour acheter une franchise de La Baraque à poutine: aucune succursale n'a encore ouvert ses portes, mais on lui a promis via Internet un succès assuré. Ne lui

« On a beau se dire qu'on ne parle pas du tout anglais, c'est bien difficile de ne pas en apprendre quelques mots quand tout le monde les dit, comme parking et drink »

Extrait de *J'haïs les Anglais*

reste que 50 000 \$ à payer. Arnaque assurée, mais notre homme ne se doute bien sûr de rien.

Le voilà prêt. Il a tout prévu: à quelle heure, dans quel déguisement il va débarquer à la TCBC cagoulé, armé d'un fusil à eau. Il a même enregistré ses propres ronflements, pour faire croire à ses collègues qu'il dort dans son bureau. Plus loufoque que ça...

Lui qui ne parle pas un mot d'anglais, sauf pour quelques anglicismes ordinaires, ne s'inquiète pas outre mesure: « J'ai songé que des clients de la TCBC pourraient ne pas comprendre le français. Mais j'ai conclu que la vue d'un homme chahuté brandissant un revolver suffit à faire comprendre dans toutes les langues qu'un hold-up est en cours. »

Que va-t-il se passer croyez-vous? Eh bien non, il ne va pas manquer son coup. C'est après que ça va se gâcher. Au moment de prendre la fuite. Et là, tenez-vous bien.

On était déjà à la limite du vraisemblable, on s'enfonçait dans des péripéties inimaginables. Où le braqueur de banque va se retrouver en cavale avec un groupe de personnes âgées anglophones sur les bras.

On est au comble de l'absurde. Du genre *La petite vie*, mais en beaucoup plus noir, en beaucoup plus méchant. En beaucoup plus réussi aussi que dans les *J'haïs...* précédents, sauf peut-être pour *J'haïs le hockey*, qui était fort convaincant de mauvaise foi et de vilénie par moments.

## Cadavres

Attention, on s'enfonçait dans le plus macabre qui soit, en quoi excelle François Barcelo: les cadavres, les corps démembrés vont aller en s'accumulant. Quant au braqueur de banque, il va se retrouver floué par la dernière personne sur terre qu'il aurait crue capable d'une telle chose. Mais en est-il seulement conscient?

trop, que c'est exagéré, on ne peut s'empêcher de rigoler.

Ce qui ajoute à l'efficacité du récit, c'est que tout se passe au présent, en accéléré: en moins d'une heure, l'affaire est réglée. Pour le pire, comme on s'y attendait.

Au passage: des perles d'irrévérence, des parenthèses pince-sans-rire, des remarques provocantes... et des détails d'une insignifiance crasse, comme peut l'être le personnage concerné.

Petit livre sans prétention, *J'haïs les Anglais* atteint des sommets... dans le pathétique.

## J'HAÏS LES ANGLAIS

François Barcelo  
Coups de tête  
Montréal, 2014, 120 pages

## ROMAN

## Du lichen et des hommes

CHRISTIAN DESMEULES

Premier roman de Gérard Duhaime, professeur de sociologie à l'Université Laval et spécialiste de la nordicité, *Sorray* nous emmène sur les traces d'une botaniste américaine — on ne le sait pas trop, on reste dans le flou quant à ses origines exactes — qui débarque quelque part au Nord, dans la région de la vallée de la Rivière-aux-Rapides, afin de valider les recherches auxquelles son père adoptif avait lui-même consacré sa vie.

Ce scientifique voulait prouver que certaines anomalies botaniques dans le Grand Nord sont reliées à la pollution atmosphérique du Sud. Elle parcourt ainsi le continent depuis quelques années pour rencontrer et étudier les Inuits, herboriser, chercher des plantes disparues ou jamais vues, prendre la mesure, à même le sol, de leur histoire, de leurs traditions et de leurs drames. Fixer ses découvertes sur pellicule — nous sommes avant l'ère de la photographie numérique.

## Morale nordique

Sur place, la jeune femme se heurte à l'état des lieux habituel: fracture entre les générations, désœuvrement, violence. La communauté éponge encore quelques deuils douloureux. Sorray côtoiera ainsi un jeune garçon abandonné par ses parents dont le frère s'est

suicidé, le gérant à la grande âme du magasin général, puis un vieux chef de clan solide comme le roc.

Mais un petit chef local qui en mène large — véritable incarnation du mal — cherchera pour sa part à lui mettre des bâtons dans les roues. Bien entendu, la morale devra triompher: « Faire violence à la terre, c'est faire violence aux hommes. » La jeune femme forte et idéaliste voit bien au-delà de ses hypothèses scientifiques. « Peut-être le monde deviendrait-il enfin ce globe protecteur au milieu duquel rien de malheureux ne peut plus arriver. »

Mettant à profit une réelle connaissance du monde inuit, sur lequel il pose un regard généreux, Gérard Duhaime signe ici une histoire à l'écriture lente et délicate. Peut-être trop délicate, d'ailleurs, tant les personnages y demeurent peu incarnés. Mais le manque de rythme du roman s'accorde plutôt bien, il faut le reconnaître, avec le silence lisse et feutré de la toundra.

Malgré ses défauts, *Sorray* demeure une intéressante incursion dans un univers méconnu et fragile.

Collaborateur  
Le Devoir

## SORRAY

LE RETOUR AU MONDE  
Gérard Duhaime  
Triptyque  
Montréal, 2014, 222 pages



ANDREA POKRYWINSKI / CC

Rencontrer et étudier les Inuits, herboriser, chercher des plantes disparues ou jamais vues mènent le personnage d'une botaniste américaine jusqu'au Grand Nord.

## UN ÉVÉNEMENT LITTÉRAIRE

## En finir avec Eddy Bellegueule Édouard Louis

Roman • 224 pages • 25,95 \$

« Un écrivain dont le livre stupéfiant, une fois refermé, nous laisse ébahis, le souffle coupé. »  
Didier Eribon, *Le Nouvel Observateur*

« D'une force et d'une vérité bouleversantes. »  
Annie Ernaux

Seuil

Causerie avec l'auteur animée par Pierre Cayouette le samedi 24 mai, à 16 h, à la librairie Olivieri, 5219 Côte-des-Neiges. Entrée libre / réservation obligatoire : 514 739-3639

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 12 au 18 mai 2014

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT (NB DE SEMAINES)

## ▼ Romans québécois

1	Les années de plomb • Tome 2 Jours de colère	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
2	Les héritiers du fleuve • Tome 3 1918-1929	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	1/6
3	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 2 La biscuiterie	Michel David/Hurtubise	2/8
4	Métis Beach	Claudine Bourbonnais/Boréal	3/2
5	Ces mains sont faites pour aimer	Pascal Wilhelmy/Libre Expression	5/2
6	Confessions d'une célibataire... incorrigible	M. Beaubien / J. Normandin/Les Éditions réunies	-/1
7	Gaby Bernier • Tome 3 1942-1976	Pauline Gill/Québec Amérique	7/8
8	Les années de plomb • Tome 1 La déchéance d'Édouard	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
9	Les héritiers du fleuve • Tome 2 1898-1914	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	6/5
10	Mensonges sur le Plateau-Mont-Royal • Tome 1 Un mariage...	Michel David/Hurtubise	4/8

## ▼ Romans étrangers

1	Une autre idée du bonheur	Marc Levy/Robert Laffont   Versilio	1/3
2	Central Park	Guillaume Musso/XO	2/7
3	L'allée du sycomore	John Grisham/Lattès	-/1
4	Six ans déjà	Harlan Coben/Belfond	-/1
5	Muchachas • Tome 2	Katherine Pancol/Albin Michel	4/6
6	L'élisir d'amour	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	3/3
7	La vie en mieux	Anna Galvalda/Dilettante	7/4
8	Muchachas	Katherine Pancol/Albin Michel	5/12
9	Le chardonneret	Donna Tartt/Plon	6/18
10	Le complot du croissant	Clive Cussler   Dirk Cussler/Grasset	-/1

## ▼ Essais québécois

1	Poing de mire	Normand Lester/Homme	1/5
2	L'afghanicide	Martin Fergues/VLB	2/2
3	La revanche des moches	Léa Clermont-Dion/VLB	3/6
4	Paradis fiscaux : la filière canadienne	Alain Deneault/Écosociété	5/12
5	Contes et comptes du prof Lauzon • Tome 5 La vraie nature...	Léo-Paul Lauzon/Michel Brûlé	4/4
6	Le corps-marché	Céline Lafontaine/Seuil	9/2
7	Enfin la laïcité	Bernard La Rivière/XYZ	-/1
8	Derrière l'état Desmarais : Power	Robin Philpot/Baraka	7/4
9	La fin de l'État de droit?	Frédéric Bérard/XYZ	-/1
10	Les champs de bataille. Histoire et défis de l'agriculture...	Roméo Bouchard/Écosociété	-/1

## ▼ Essais étrangers

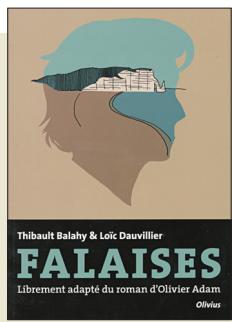
1	Le capital au XXI <sup>e</sup> siècle	Thomas Piketty/Seuil	6/2
2	La grande vie	Christian Bobin/Gallimard	1/10
3	Le nouvel art de la guerre. Dirty Wars	Jeremy Scahill/Lux	2/3
4	Le paradigme de l'art contemporain	Nathalie Heinich/Gallimard	-/1
5	Plaidoyer pour l'altruisme. La force de la bienveillance	Mathieu Ricard/NIL	4/29
6	Regarde les lumières, mon amour	Annie Ernaux/Raconter la vie/Seuil	7/2
7	La vérité sur les médicaments	Mikkel Borch-Jacobsen/Édito	3/14
8	Construire l'ennemi. Et autres écrits occasionnels	Umberto Eco/Grasset	5/4
9	L'homme sans argent	Mark Boyle/Les Arènes	-/1
10	Comme si nous étions déjà libres	David Graeber/Lux	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

## LA VITRINE



BANDE DESSINÉE

FALAISES

Thibault Balahy et Loïc Dauwillier  
Olivius  
Paris, 216 pages, 2014

L'adaptation d'un roman en bande dessinée est un exercice périlleux, qui peut donner parfois un résultat sublime. *Falaises*, librement inspiré du roman portant le même titre publié en 2005 par le jeune Olivier Adam (l'Olivier), atteint sans doute ce niveau d'exécution en amenant cette incursion dans la psyché, l'angoisse et les questionnements d'un jeune homme confronté aux nombreux visages de la mort, dans un univers graphique qui lui va bien, finalement. Nous sommes dans les bleus, ceux qui sont froids, ceux qui sont nuit, ceux qui font la solitude ou encore l'espoir. À l'intérieur, il y a Olivier, le narrateur, dont l'enfance a été marquée par le suicide d'une mère, du haut des falaises d'Étretat, et par la vie décousue que la tragédie a induite. Le vide laissé est énorme. Il va essayer de le remblayer avec ses souvenirs, avec ses impressions, avec ses questions qui forcément vont rester sans réponse. Et il va le faire sur une ligne de vie à laquelle la mort semble prendre un malin plaisir à s'accrocher. La transposition pourrait être triste. Elle est surtout pleine de contrastes, d'intensité, de silences forts et de lumières... bleues.

Fabien Deglise



SOURCE OLIVIUS

Illustration tirée de *Falaises*

POÉSIE

AU CŒUR DES ESQUISSES

Francis Catalano  
L'Hexagone  
Montréal, 2014, 113 pages

Le carnet de voyage prend de plus en plus la voie de la poésie pour que se gravent les images fulgurantes de l'éphémère. Ce n'est pas un mal, mais le risque est grand de tomber dans les clichés mélancoliques. C'est ce qu'évite avec justesse Francis Catalano dans son très dense recueil d'esquisses qui réfléchissent les pulsations étrangères, au cœur d'une réflexion à fleur de peau. «*Le monde s'intranquillise ainsi.*» Et c'est tant mieux. Le recueil pourrait se lire au fil des pages, allant de-ci de-là, se laissant musarder au gré de notre désir de la *Californie*, de *New York*, de *Milan* ou *D'ici et d'ailleurs*. À la clé, des touches, des morceaux de langues et d'émois sous tous les tons, traduction au plus vif des perceptions visuelles ou sensibles. On tient le monde par tous les sens, justement, on y tient. Ainsi pourra-t-on rencontrer «*deux enfants d'hydrogène pour un d'oxygène* [qui] *jouent à la turbulence dans le lac insectes compressibles cousins zénoniens rasant les embrasures du tympan*». Éclatements volubiles des strates accrochées au passage dans les paysages, dans les fulgurances intérieures. «*Nous sommes pareils, porteurs d'histoires non racontées marchant sur le pas de nos mots.*» Nous sommes près de l'égarement voyageur quand les pays accumulent leurs langues, leurs sons et leurs méandres. Beau recueil que celui-ci. Une suggestion pour la fuite, pour l'échappée belle.

Hugues Corriveau

# FESTIVAL de la POÉSIE

15 ans! de Montréal 2-8 juin 2014

## LA COLOMBIE À L'HONNEUR AVEC SES INVITÉS EN FIL ROUGE À TRAVERS TOUTE LA PROGRAMMATION

15 LECTURES DANS 15 LIBRAIRIES à travers les quartiers de Montréal  
Lundi 2 juin à 17 h (consulter le programme en ligne)

Lecture-spectacle **BLÉ DINGUE**, pour les 40 ans des Éditions du Blé  
Vendredi 6 juin à 18 h 30, salle O Patro Vys, 356, av. du Mont-Royal Est

Soirée-bénéfice **HOMMAGE À CLAUDE HAEFFELY**  
Mercredi 4 juin à 18 h 00, Salon b, 4231b, boul. Saint-Laurent  
Réservation : 514 526-6251 ou à la porte le soir même : 20 \$.

**FESTIVAL ANADA I TORNADA** avec les Catalans Anna Aguilar Amat et Antoni Clapés ainsi que les poètes Élise Turcotte et Nicole Brossard

Exposition **OCTAVIO PAZ** soulignant son centenaire  
Du 20 mai au 5 juin, lundi au vendredi de 11 h à 13 h et de 14 h à 17 h  
Espacio México, 2055, rue Peel

**APÉROS POÉTIQUES** sur la scène extérieure avenue Mont-Royal  
Du 5 au 8 juin. Lectures en collaboration avec les éditeurs du Festival

70 éditeurs représentés au **MARCHÉ DE LA POÉSIE**  
du 5 au 8 juin place Gérald-Godin (Mont-Royal)

Renseignements : 514 526-6251 [maisondelapoésie.qc.ca](http://maisondelapoésie.qc.ca)  
Sauf avis contraire : entrée libre aux activités

MAISON de la POÉSIE de Montréal

caisse de la culture

Québec

Conseil des arts et des lettres du Québec

Conseil des arts et des lettres du Canada

gdpq

gouvernement du Québec

gouvernement du Canada

gouvernement du Québec

gouvernement du Québec

gouvernement du Québec

gouvernement du Québec

LE DEVOIR

ALQ

REC

UNEQ

AMÉRIQUE

AMÉRIQUE

AMÉRIQUE

AMÉRIQUE

AMÉRIQUE

AMÉRIQUE

AMÉRIQUE

AMÉRIQUE

## Racines adolescentes

On ne présente plus ce Prix Nobel. J. M. G. Le Clézio se lit entre capture et admiration. Son équilibre dans la mi-courte et la mi-longue *novella*, à l'écriture subtile et fouillée, dépeint des adolescentes singulièrement vraies.

GUYLAINE MASSOUTRE

Le Clézio ensorcelle ses personnages. Ou c'est l'inverse. Il bascule dans sa matière. Ses figures, il les pince au fond d'un désert, au flanc d'une montagne, aux îlots les plus reculés, dans sa vaste œuvre de voyageur bohème. Photographe des attitudes, laborantin des gestes secrets, alchimiste des désirs inassouvis, il est l'avocat des injustices les plus criantes au monde.

Il les a connues intimement, dirait-on, ces femmes marquées par la violence civilisée. Il sait les hommes endurcis dans leurs actes, privés des réseaux de solidarité. Fort de son ethnologie littéraire, il a percé les âges et toutes les conditions. Pour ce nouveau *Tempête*, un livre profond et obsédant, on pense à Marie-Claire Blais, à Marie N'Diaye, à la sensibilité des marionnettistes épousant le langage de l'humanité.

Le Clézio excelle à dire le passage et la réversibilité, l'émoi ou la dureté. Depuis toujours, il fait vivre des enfants, des adolescents qu'on remarque à peine, inaudibles, éfacés. Il pose sur eux un éclairage discret, entend leurs mots inouïs, leurs penchants, bon et mauvais désirs, actes et rêves.

Familles incertaines

Nulle thèse dans ces deux *novellas*, *Tempête* et *Une femme sans identité*. Le monde commence où s'arrête le reportage, dans les rapports de force où Eros et Thanatos font des tenailles indépassées. Les profits les plus mesquins et les entourloupes répondent aux moments de charme et de détente, et ce



C. HÉLIE GALLIMARD

Photographe des attitudes, laborantin des gestes secrets, alchimiste des désirs inassouvis, l'auteur J. M. G. Le Clézio est l'avocat des injustices les plus criantes au monde.

n'est ni péché ni malversation de haïr ou d'aimer.

Dans *Tempête*, le décor est net, de sable, de mer et de rocher loin dans la mer du Japon. Dans *Une femme sans identité*, on est en Afrique, puis à Paris, et même ailleurs, en Normandie, par suite d'une longue errance. Le modèle est Joseph Conrad, autre écrivain maniaque et de génie. Ici, les deux histoires, simultanées, invitent à les comparer. N'y lit-on pas la mondialisation où travaille l'UNESCO et la littérature qui interroge : qu'est-ce que l'identité ?

Surréaliste, aurait-on dit jadis. Réaliste, aujourd'hui. Le point commun aux adolescentes de ces *novellas* est de confronter une vie bâclée par le manque de protection, d'amour et de responsabilité parentale. Elles cherchent ce qui leur fait défaut, tâtant ce qu'elles pensent trouver.

L'une veut un père, l'autre se rebelle violemment contre le sien et refuse toute chance d'avoir une mère. Le manque

fait exprès, excès, extrait, exit. Hasard et nécessité se marient, chantier de réalités précieuses, de solutions à courte portée. L'avenir reste ouvert, atone, neutre, dans le silence et les perceptions erronées.

En manque

Dans *Tempête*, la jeune fille se lie d'amitié avec Monsieur Kyo, dont on découvre la misérable destinée à la suite d'un viol dont il fut témoin. De son côté, la fillette est elle-même issue d'un viol. Un récit se transmet de l'un à l'autre, tissant force conséquences intérieures. Cela grandit ainsi : «*À mon tour, je vais vous raconter une histoire, a-t-il dit. - Est-ce une histoire vraie ? ai-je demandé. Il a réfléchi : "C'est une histoire rêvée, donc elle a quelque chose de plus vrai que la réalité."*»

Dans *Une femme sans identité*, la narratrice, une enfant issue d'un viol mais «adoptée» par son père, se révolte contre ses parents nourriciers, s'alliant avec sa demi-sœur puis la rejetant, jusqu'à désirer tuer

ceux qui lui ont donné la vie. «*Quand on abandonne son enfant, est-ce qu'on pense à ce qu'elle deviendra plus tard ?*» L'asocialité, la maladie mentale, la déshérence font une prise inexorable et bouleversante sur les nœuds de l'identité. Le manque d'amour serait-il une blessure irréparable ?

Cette histoire finit bien. «*Il faut que quelque chose survienne, maintenant, pour interrompre ma vie rêvée. Il faut que j'entre dans l'autre partie de ma vie.*» Le Clézio remonte aux racines. Il sait montrer le creuset où des rêves de vie mènent à la mort et des rêves de mort conduisent à la vie. Les civilisations qui se croisent dans des lieux incertains permettent parfois que renaître triomphe.

Collaboratrice  
Le Devoir

TEMPÊTE  
DEUX NOVELLAS  
J. M. G. Le Clézio  
Gallimard  
Paris, 2014, 233 pages

## Du Rwanda, d'Israël et de l'utilité des glossaires

GILLES ARCHAMBAULT

N'eût été l'avis d'une amie, africainiste, je n'aurais probablement pas lu *Englebert des collines* de Jean Hazfeld. N'eût été la fascination qu'exerce sur moi Jérusalem, aurais-je lu *Tahila*, le court roman de Samuel Joseph Agnon ? Ainsi en va-t-il de nos lectures dictées par les hasards des propositions éditoriales et une certaine curiosité. Dans les deux cas, le recours aux glossaires que l'on trouve en fin de volume n'a rien de superflu, on le comprendra. Il y a des gens qu'ennuient ces rappels. Moi, j'adore.

Jean Hazfeld est journaliste et romancier. Versé dans le sport à ses débuts, il ne tarde pas à devenir grand reporter. Il parcourt ainsi Israël, la Palestine, la Roumanie à titre de correspondant de guerre. Fasciné par l'atrocité du génocide rwandais, il lui consacre quatre ouvrages, *Dans le nu de la vie*, *Une saison de machettes*, *La stratégie des antilopes* (Seuil, 2000, 2003, 2007) et le récit qui nous occupe aujourd'hui.

Englebert est un Tutsi dont la famille a été presque anéantie pendant le génocide. Sans

domicile fixe parfois, il vit de l'air du temps et de l'alcool qu'on finit par lui offrir. Hazfeld lui donne la parole tout au long du récit. Que nous raconte ce rescapé de l'horreur ? Il décrit le milieu qui l'a vu naître, raconte sans se faire prier à quel point il a été un élève studieux, brillant. S'il n'ouvre plus de livres, il a été en son temps un étudiant fort prometteur. Vantard, il l'est d'emblée. Il serait le premier à en convenir. D'avoir été écarté d'un destin plus glorieux à cause de son origine ethnique et aussi, il l'avoue, de sa propension à boire n'a pas fait de lui un être humilié.

Hazfeld, qui le connaît intimement, lui met en bouche des propos aussi directs qu'attachants. «*Je parle sans méfiance, je ne retiens pas mes vérités, je chante ce qui me plaît. Qui va m'en empêcher ?*» Il n'est pas peu fier de ce qu'on le salue à la ronde comme un ami. «*Je sais aussi trucher. Mais à quoi bon ? Je dis les choses telles qu'elles me viennent aux lèvres. Si ça grince, c'est qu'elle pique la cible. Est-ce que je vais perdre une boisson ? Ça ne m'embête pas tellement.*» Il erre dans Nyamata en homme libre, heureux qu'on lui offre un verre

de cette bière belge brassée dans l'ouest du pays, fantôme de l'homme cultivé qu'il était, ne lisant plus mais se souvenant d'avoir lu, n'oubliant jamais qu'il n'a plus rien à perdre. «*Qu'est-ce que je risque à taquiner les gens après avoir échappé aux machettes ?*»

De la tuerie de 1994, Englebert parle tout compte fait assez peu. Ce qu'il en dit est atroce. Que des voisins hutus agités par une folie meurtrière tuent tout autour, n'épargnant personne, maniant le coutelas allègrement, s'emparant des biens et des troupeaux, cela est un cauchemar que veut oublier Englebert. «*Le génocide m'a fait solitaire intérieurement... Voilà pourquoi dorénavant j'évite les complications. Je vais, je laisse. Ceux qui m'aiment, ils sont le grand nombre, je les aime aussi.*» Un peu plus loin : «*Autrefois, je racontais des blagues du matin au soir. Mais le temps passe, des choses se sont passées qui m'ont prélevé de la gaieté.*»

Ce bref récit se lit d'une traite. On en ressort forcément ému. Comment les êtres humains cèdent-ils si aisément à la barbarie ? Lorsque Englebert évoque à deux reprises un frère vivant au Québec, l'absurde de la situation nous assaille d'autant plus. Une famille décimée, une conscience de survivant en éveil et l'exil d'un frère. Oui, on est ému à longueur de pages, amusé parfois aussi par la fraîcheur de propos qui n'ont rien de banal. Hazfeld cède-t-il à la tentation de trop prendre le parti des Tutsis ? Je n'en sais rien, évidemment.

Jérusalem

S. J. Agnon, Prix Nobel de littérature en 1966, évoque dans son court roman la Jérusalem d'avant la création de l'État d'Israël. L'héroïne, Tehila, a 104 ans. Ce qui ne l'empêche pas de parcourir la ville, soulageant la misère autant qu'elle le peut. Le narrateur assiste à ses der-

niers moments de vie. Nullement effrayée par la mort, la centenaire raconte comment elle ne veut pas mourir sans demander pardon à un ancien fiancé. Elle propose donc au narrateur d'écrire sa confession qu'elle le prie d'insérer dans son cercueil.

En quoi consiste son récit ? Elle avait onze ans, son père l'avait donnée à un fiancé. Le mariage avait été rompu, les parents du fiancé s'étant convertis à la religion hassidique. Ayant été mariée à un autre prétendant, Tehila avait eu trois enfants, tous marqués par la mauvaise fortune, la mort des deux fils, la folie de la famille. Fervente lectrice des *Psaumes*, Tehila a toujours cru à une malédiction divine et veut s'excuser auprès d'un fiancé sûrement mort.

J'ai lu ce bref roman à la suite d'*Englebert des collines*. Le climat décrit n'a évidemment rien de celui que nous offre l'univers africain. Poème édifié à une ville, Jérusalem, écrit selon une conception toute religieuse de la vie, ce livre ne se découvre pas aisément au mécrément que je suis. Est-ce comme le prétend le texte de la quatrième de couverture «*un merveilleux hymne à la beauté des femmes*», je ne croirais pas toutefois.

On a bien fait d'ajouter une postface de Dan Laor. Ce texte explique clairement les conditions d'écriture de *Tehila* et fournit un précieux éclairage sur l'œuvre d'un écrivain majeur de la littérature hébraïque.

Collaborateur  
Le Devoir

ENGLEBERT DES COLLINES  
Jean Hazfeld  
Gallimard  
Paris, 2014, 108 pages

TEHILA  
S. J. Agnon  
Traduit de l'hébreu par Emmanuel Moses  
Paris, 2014, 101 pages

ÉCOMUSÉE  
DU FIER MONDE

ont le plaisir de vous inviter au lancement de

Les murs murent !

Affiches de mouvement sociaux  
et politiques du Québec

François-Guy Touchette

Le mercredi, 28 mai  
de 17 à 19 heures  
Écomusée du fier monde  
2050, rue Amherst,  
Montréal

ENTRE SHERBROOKE ET ONTARIO | MÉTRO SHERBROOKE | ENTRÉE LIBRE  
RSVP : 514.528.8444

## LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Grosse fatigue

À travers l'évocation de ses souvenirs de jeunesse, Paul Auster tente de retracer sa genèse d'écrivain

CHRISTIAN DESMEULES

Comment se dessine une vocation d'écrivain? Existe-t-il une tache originelle? De quelles failles se nourrit le monstre qui pousse un écrivain à s'asseoir seul dans une pièce et à refaire le monde? En essayant de fixer la trajectoire d'une exception, la sienne, Paul Auster essaie de répondre à la large question.

Comment cet Américain qui a grandi au New Jersey dans une famille un peu dysfonctionnelle de la classe moyenne où on ne lisait pas est-il devenu écrivain? L'auteur de *Moon Palace* et de la *Trilogie new-yorkaise* (*Babel*, 1993, 2002) s'est donné pour but, avec *Excursions dans la zone intérieure*, de « dresser la carte des rouages » de l'enfant et du jeune homme qu'il a été.

De l'animisme de la petite enfance jusqu'aux premières tentatives de publication à l'orée de l'âge adulte, trente ans après *L'invention de la solitude* (*Babel*, 1991), Paul Auster renoue avec le récit autobiographique. Et un an après *Chronique d'hiver* (*Actes Sud*), sorte d'autobiographie « biologique » où il explorait le plaisir, la douleur et la vieillesse, l'écrivain semble avoir pris goût au corps à corps avec lui-même.

Il semble aussi avoir pris plaisir à se tutoyer, puisque *Excursions dans la zone intérieure* est narré de la même façon, à la deuxième personne du singulier, manège d'écrivain pour mettre de la distance entre celui qui écrit et celui qu'il était — un procédé qui tient aussi par



THOMAS SAMSON AGENCE FRANCE-PRESSE

Paul Auster, après *Chronique d'hiver*, semble aussi avoir pris plaisir à se tutoyer, puisque *Excursions dans la zone intérieure* est narré de la même façon, à la deuxième personne du singulier.

malheur le lecteur à distance.

Depuis une certaine « illumination transcendante » à l'âge de six ans (« Jusqu'à ce matin-là, tu étais, seulement. Désormais, tu savais que tu étais. »), en passant par le souvenir de quelques livres empruntés à la bibliothèque et de certains films vus, Auster essaie de mettre le doigt sur l'émergence de sa conscience critique.

Le mariage malheureux de ses parents a joué son rôle dans sa lente exception du groupe social: « Et le fait d'être partie prenante de ce désastre quand tu étais petit garçon t'a sans aucun doute poussé à te renfermer, à devenir un homme qui a passé le plus

clair de sa vie à rester assis tout seul dans une pièce. »

Oui mais vieillir, vieillir

Mais c'est la vraie découverte de sa judéité, explique-t-il, qui a peut-être joué le rôle le plus considérable. « Après avoir embrassé, petit garçon, le récit triomphal de l'exceptionnalisme américain, tu as commencé à l'exclure de ce récit, à te rendre compte que tu appartenais à un autre monde en plus de celui dans lequel tu vivais, que ton passé était ancré dans un ailleurs. »

Si on trouve ici et là quelques réflexions intéressantes, *Excursions dans la zone intérieure* compte aussi d'inter-

minables et minutieux — et stupéfiants et ennuyeux — résumés de films qui ont marqué l'écrivain au début de l'adolescence. Au moment d'évoquer ses années d'études à New York et à Paris, Auster nous offre la transcription de nombreuses lettres écrites à l'époque de ses vingt ans à sa première femme, l'écrivaine Lydia Davis.

Si ces longs passages ne sont pas dénués d'intérêt, on est saisi d'une impression forte et tenace qu'à travers cette accumulation plutôt décousue de détails, Paul Auster ne cherche qu'à remplir ses pages... Exercice littéraire paresseux, il faut le dire, *Excursions dans la zone intérieure* risque de décevoir plus d'un lecteur.

Il est difficile de tourner le dos à un auteur qu'on a aimé, dont on a lu presque tous les livres. Mais vient un jour, après une longue série de déceptions, où il nous faut reconnaître, tristement résigné, que cet auteur vieillit mal. Qu'il a produit le meilleur de son œuvre il y a déjà trop longtemps.

Vient un jour où on se promet — pour la dernière fois — qu'on ne le lira plus. Ce jour-là est arrivé.

Collaborateur  
Le Devoir

## EXCURSIONS DANS LA ZONE INTÉRIEURE

Paul Auster  
Traduit de l'anglais (américain) par Pierre Furlan  
Leméac/Actes Sud  
Montréal/Arles, 2014,  
368 pages



WILLIAM BLAKE

L'artiste William Blake réalisait des gravures enluminées d'une beauté sauvage, comme celle-ci, intitulée *Triel* (initialement en couleurs).

ESSAI BIOGRAPHIQUE

## Le graveur William Blake: l'imagination au service de la vie

PAUL BENNETT

Traduit ou commenté par Gide, Bataille, Julien Green, Joyce, Borges ou encore Ginsberg, le poète et graveur William Blake (1757-1827) est pourtant demeuré mal connu dans le monde francophone. Dans *William Blake ou l'infini*, l'essayiste Christine Jordis dit avoir voulu « faire aimer » celui qu'elle considère comme un des plus grands génies littéraires et artistiques de l'histoire. Car les très nombreuses références de Blake à la Bible, indissociables de son époque et de son milieu — l'Angleterre puritaine de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle —, rendent aujourd'hui son œuvre moins accessible que celle d'autres

visionnaires tels Rimbaud ou Nietzsche.

Farouchement indépendant, mystique et anticlérical, Blake n'a jamais cessé de dénoncer, dès ses *Chants d'innocence* (1789) et jusqu'à son *Milton* et son *Jérusalem* (peut-être 1811, 1820), le pouvoir de l'argent, le travail machinal, la morale établie ou les fables de la religion. Il a plaidé pour l'insoumission, la liberté sexuelle, et surtout la poésie et l'imagination au service d'une vie plus intense, à contre-courant du matérialisme et du positivisme triomphants de son époque.

Poésie sur cuivre

Ces pensées radicales, il les transcrivait non seulement en vers, mais en gravures enlumi-

nées d'une beauté sauvage et fulgurante. Graveur de métier, il inventa même une nouvelle technique, sur cuivre, inverse de l'eau-forte, retrouvant ainsi l'éclat des pages peintes des manuscrits médiévaux.

« Blake, écrit Jordis, fut peut-être le premier à associer de façon aussi étroite ce qui s'écrit et ce qui se peint ou se dessine. » En plus de ses propres œuvres, il illustra sur commande *Le livre de Job*, *La divine comédie* et des pièces de Shakespeare, mais chaque fois en se les appropriant.

« Libérer l'humanité asservie au règne du matérialisme pour le rendre à l'art et à la poésie », telle était, selon Jordis, la tâche que s'était assignée Blake et à laquelle il est resté fidèle toute

sa vie, heureux semble-t-il en dépit des moqueries, des humiliations, de la misère et de son exclusion des coteries artistiques de l'époque.

Christine Jordis donne quelques clés nécessaires pour entrer dans cet univers inimitable et foisonnant, qui nous rejoint peut-être davantage aujourd'hui, alors que le matérialisme et le rationalisme ont montré leurs limites et, parfois, leur puissance destructrice.

Collaborateur  
Le Devoir

WILLIAM BLAKE  
OU L'INFINI  
Christine Jordis  
Albin Michel  
Paris, 2014, 283 pages

## L'ÉTÉ AU CŒUR DES LIVRES

ANNA RAYMONDE GAZAILLE

## Traces

« L'intrigue est vraiment tissée béton : c'est la principale force du roman, tellement qu'on ne peut s'empêcher de songer aux récits les plus intriqués de Peter James. [...] Disons-le clairement : ce premier roman est une réussite exemplaire. Et tout cela est de fort bon augure pour le polar québécois. »

Michel Bélair, *Le Devoir*

GUILLAUME BERWALD

## Edmonton

« Entre douceur et rudesse, entre romantisme et béton, j'ai été complètement séduit par son style. [...] Guillaume Berwald évite la facilité et nous offre un roman authentique, poétique et audacieux, qui m'a agréablement surpris. »

Marie-Jeanne Leduc, *La Recrue du mois*

MATHIEU BLAIS  
ET JOËL CASSÉUS

## L'esprit du temps

« [...] *L'esprit du temps* est un excellent divertissement [...]. La quête de Huemac et de Thithuwa fourmille de rebondissements, les trois principaux personnages ont de la présence, et la mythologie méso-américaine apporte une touche de dépaysement [...]. »

Richard Tremblay, *Brins d'éternité*

## Les sangs

« Au-delà d'un trouble baigné de plaisir, on se prend au jeu, piégé dans les mailles d'un récit ensorcelant. À la fin, on a la certitude qu'une écrivaine est née. »

Dominique Lemieux, *Les libraires*

## Parabole du failli

« Écrire la Vie majuscule, en transcrire le mouvement, la spontanéité, la beauté hasardeuse, malgré un matériau qui fixe fatalement l'évanescence du monde. »

Emile Rabaté, *Libération*

POUR DE  
BONNES VACANCES,  
PASSEZ CHEZ  
VOTRE LIBRAIRE.

LEMÉAC

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société  
de développement  
économique  
Québec

# ESSAIS

## Le Canada a-t-il échoué en Afghanistan ?



LOUIS CORNELIER

Le 9 mai dernier, à Ottawa, le gouvernement Harper soulignait la fin de la mission canadienne en Afghanistan, qui aura duré douze ans et coûté la vie à 158 militaires canadiens, en plus de causer des blessures à plus de 2000 autres. À l'heure du bilan, donc, une question s'impose : fallait-il aller faire la guerre dans ce pays d'Asie centrale ?

Ancien militaire — de 1999 à 2010 — devenu journaliste, Martin Forgues a participé à cette mission. Dans *L'afghanicide*, un bref essai percutant d'un peu moins de cent pages qui lance la nouvelle collection « Point de vue » de VLB éditeur, Forgues développe une critique militaire de cette intervention. « *Voulait-on réellement gagner cette guerre ?* demande-t-il. *Les soldats sur le terrain le désiraient ardemment.* »

Du côté de la classe politique, la réponse est un peu plus floue.



Quelques essais québécois récents ont traité des tenants et aboutissants de l'intervention militaire canadienne en Afghanistan. Dans *En terrain miné* (VLB, 2013), un ouvrage reprenant la correspondance de guerre entre la romancière Roxanne Bouchard et le caporal Patrick Kègle, ce dernier endosse essentiellement l'argumentation des forces armées canadiennes pour justifier l'intervention. Cette guerre, écrit-il en substance, est légitime, puisqu'elle vise à combattre le terrorisme, à contribuer à la reconstruction d'un pays martyr et à permettre aux petites filles d'aller à l'école. Kègle est si sincère et si convaincant qu'il parvient à ébranler l'antimilitarisme de sa correspondante.

Ces arguments, toutefois, ont été rejetés par le politologue de tendance anarchiste Francis Dupuis-Déri, dont la sœur soldate, rappelle-t-on, a participé à la mission canadienne en Afghanistan. Dans deux solides essais, *L'éthique du vampire* (Lux, 2007) et *L'armée canadienne n'est pas l'Armée du Salut* (Lux, 2010), Dupuis-Déri affirme que cette guerre n'a rien fait pour améliorer la situation afghane et a eu des effets déplorables au Canada. Quand l'action guerrière et étrangère a pour résultat « *de dégrader une situation d'une*



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Martin Forgues dénonce l'hypocrisie du Canada, qui, selon lui, n'a jamais vraiment voulu gagner la guerre en Afghanistan et qui se comporte, aujourd'hui, comme un gamin qui « se retire du carré de sable parce que le jeu ne tourne pas à son avantage ».

complexité que l'on maîtrise si peu », écrit le politologue, c'est un « *devoir d'inaction (ou de retenue)* » qui devrait prévaloir.

### Idealiste déçu

Le point de vue de Forgues, lui aussi très sévère à l'endroit de l'intervention canadienne, est différent et original. Se qualifiant de soldat idéaliste, Forgues dit s'être enrôlé « *dans l'espoir de libérer des populations opprimées* ». Pour lui, aller en Afghanistan, c'était « *aller frapper l'ennemi dans son nid* », étant donné que les talibans collaboraient avec les terroristes d'al-Qaïda, c'était aussi contribuer à la reconstruction d'un pays, « *vaincre une insurrection dangereuse pour le Canada et l'Occident* » et « *soutenir un gouvernement fragile* ».

Or, aujourd'hui, dans cet essai, Forgues constate l'échec de ce programme. Il ne nie pas qu'il y a eu de « *maigres progrès économiques et sociaux, notamment pour les femmes* », mais il

doute fort que ces derniers survivent au départ des troupes occidentales. Le gouvernement Karzaï (dont le mandat prendra fin cette semaine), soutenu par l'Occident pendant toutes ces années, est totalement corrompu, le trafic d'opium, source de financement de divers groupes armés, dont les talibans, est florissant, la situation militaire est un bourbier et « *les forces de sécurité afghanes ne montrent aucun signe qu'elles sont prêtes à empêcher le retour des théocrates* ».

Forgues, il faut le comprendre, n'est pas contre cette guerre. Il dénonce plutôt l'hypocrisie du Canada qui, selon lui, n'a jamais vraiment voulu la gagner et qui se comporte, aujourd'hui, comme un gamin qui « *se retire du carré de sable parce que le jeu ne tourne pas à son avantage* ». En 2003, écrit Forgues, la victoire était possible, mais le retrait relatif des forces américaines, dirigées alors vers l'Irak, fut une erreur fatale.

### Une guerre perdue

À partir de ce moment, la mission canadienne s'enlise. Pour justifier l'engagement canadien aux yeux de l'opinion publique, les autorités politiques affirment que nos soldats se battent « *afin que les petites Afghanes puissent aller à l'école* », mais la vérité, selon Forgues, est moins rose.

Le Canada conservateur, au fond, cherche d'abord à promouvoir ses intérêts, c'est-à-dire à remplir ses obligations internationales en assumant son rôle dans l'OTAN, à se redonner une crédibilité militaire et à « *justifier des hausses substantielles dans le budget de la défense* ». S'il faut, pour arriver à cela, appuyer un gouvernement afghan totalement corrompu, faire des ententes avec de sanguinaires seigneurs de guerre et, ultimement, négocier la paix avec les talibans, ce qui revient, selon Forgues, à leur concéder la victoire, eh bien soit ! « *Pour le gouvernement canadien, constate tristement l'essayiste, la mission était accomplie. Celle de remplir son devoir non pas envers la population afghane, mais envers l'OTAN et ses alliés militaires. Celle également de renouveler et d'accroître sa puissance militaire en constant déclin depuis les années 1970.* »

Cette guerre canadienne en Afghanistan est une guerre perdue, conclut Forgues. Menée avec de mauvaises stratégies — on a préféré la méthode forte, conventionnelle, à une « *stratégie de contre-insurrection cohérente* », qui aurait exigé des liens humains plus soutenus et plus sincères avec la population afghane — et pervertie par des intérêts politiques, cette intervention prend fin alors qu'elle n'est pas terminée, abandonnant ainsi « *la population de ce pays à l'afghanicide* », après la mort d'au moins 18000 civils, parce que les représailles contre ceux qui ont voulu du changement seront terribles.

« *Ce qui importe au soldat, c'est de vaincre l'ennemi et de remporter la victoire*, écrit Forgues. *Ce qui, à moins d'un revirement majeur, devient de moins en moins certain en Afghanistan. Est-on en droit de penser que 158 âmes, fières d'aller servir leur pays, ont donc été perdues au profit d'intérêts purement politiques ?* »

Si même les partisans de cette mission en arrivent à une telle évaluation, on est forcé de conclure qu'il n'y a vraiment pas de quoi fêter.

louisco@sympatico.ca

**L'AFGHANICIDE**  
CETTE GUERRE QU'ON NE VOULAIT PAS GAGNER  
Martin Forgues  
VLB  
Montréal, 2014, 96 pages

## Libération et laïcité

Dans le débat sur la laïcité, Gabriel Nadeau-Dubois apporte un souffle neuf

MICHEL LAPIERRE

Parmi les réflexions que le débat québécois sur la laïcité a suscitées et qu'il suscitera même après la récente accession des libéraux au pouvoir, celle de Gabriel Nadeau-Dubois, figure du printemps érolé, continuera de briller. Selon lui, « *la défense du droit individuel à porter un signe religieux a bien davantage alimenté que contredit* » les idées des péquistes, plus soucieux d'électoratisme que de libération collective.

Le jeune intellectuel définit le débat comme l'opposition exacerbée entre le « *je* » myope des individualistes intrinséants et le « *nous* » « *pessimiste et rigide* » du gouvernement de Pauline Marois, éloigné d'un « *nous* » « *positif et tourné vers l'avenir* ». Un des 27 collaborateurs de *L'urgence de penser*, ouvrage sur la laïcité québécoise publié sous la direction de Jonathan Livernois et Yvon Rivard, il exprime de façon exemplaire la pertinence du titre.

Bien comprise, la laïcité est une idée progressiste, tolérante, rassembleuse. Pour Nadeau-Dubois, en déformant cette notion au lieu de l'intégrer à « *une posture indépendantiste* » axée sur le « *progrès*

« *Une communauté politique forte et confiante n'a pas peur d'accueillir en elle l'altérité, tout comme elle se permet de la critiquer lorsque cela s'avère nécessaire* »

Extrait de *L'urgence de penser* de Gabriel Nadeau-Dubois

social », le dernier gouvernement péquiste s'est réfugié « *sur le terrain glissant des revendications identitaires* ». L'observateur de gauche ne craint pas de qualifier cette attitude de « *conservatisme ringard* ».

Il vise juste. En voulant attirer vers lui l'électorat de droite vaguement nationaliste, non indépendantiste et susceptible de voter pour la Coalition avenir Québec, le Parti québécois refuse d'être attentif à la convergence progressiste qui émane des couches les plus dynamiques de la société.

### Religion et ruse politique

Autre collaborateur de *L'urgence de penser*, l'essayiste Jacques Pelletier a la perspicacité de décortiquer la stratégie faussement laïciste qui consiste, au nom de l'égalité des hommes et des femmes, à exploiter la peur de l'immigra-

tion afin d'éveiller un sentiment national plus défensif que constructif. La ruse cousue de fil blanc n'a pu que profiter aux libéraux, tournés vers un individualisme égoïste à la fois de la solidarité sociale et de l'essor d'une culture commune.

Publié sous la direction de Marie-Claude Haince, Yara El-Ghadban et Leïla Benhadjoudja, *Le Québec, la Charte, l'Autre. Et après ?* (Mémoire d'encrier) réunit huit femmes intellectuelles qui soutiennent que ce drôle de laïcisme risque de mener à la discrimination. Enfin, le philosophe Bernard La Rivière a le mérite, dans *Enfin la laïcité*, de décapper le principe de la neutralité religieuse.

Il souligne que les travailleurs de l'État doivent, dans leur profession, refléter la laïcité au nom du bien commun. Si Nadeau-Dubois et

Pelletier s'en prennent à l'arrière-pensée des péquistes, il réfute, avec autant d'à-propos, celle des défenseurs des accommodements en décalant dans leur attitude une intolérance cachée.

La Rivière explique : « *Insister pour porter un hidjab dans la fonction publique, c'est lutter contre la laïcité, c'est vouloir que la religion soit la plus forte et détermine ce que sera la loi.* » Son raisonnement, acceptable en France, l'est beaucoup moins dans les pays anglosaxons, confrontés depuis des siècles à la diversité religieuse, surtout issue du protestantisme.

Et comme le Québec, on le sait, se trouve en Amérique du Nord, la laïcité reste donc, chez nous, un redoutable défi.

Collaborateur  
Le Devoir

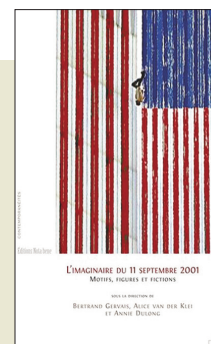
### L'URGENCE DE PENSER 27 QUESTIONS À LA CHARTE

Sous la direction de Jonathan Livernois et Yvon Rivard  
Leméac  
Montréal, 2014, 176 pages

### ENFIN LA LAÏCITÉ

Bernard La Rivière  
XYZ  
Montréal, 2014, 192 pages

## LA VITRINE



### ESSAI

**L'IMAGINAIRE DU 11 SEPTEMBRE 2001**  
MOTIFS, FIGURES ET FICIONS  
Sous la direction de Bertrand Gervais,  
Alice van der Klei et Annie Dulong  
Nota bene  
Montréal, 2014, 315 pages

Comment traiter le 11-Septembre et l'effondrement des tours ? Quinze universitaires de divers horizons ont lu les romans américains, québécois et autres, qui évoquent l'événement « en temps réel », « *la pointe acérée d'une réalité qui vient s'encaster dans l'ordre du discours* ». Treize ans plus tard, qu'en fut-il dit que nous n'ayons vu, imaginé, compris ? Cette violence indicible, comme chez Paul Auster, ou confrontée, comme chez Jonathan Safran Foer, Don DeLillo, Colum McCann, Helen Schulman, Lynne Sharon Schwartz et Jess Walter, comment l'écrire ? Si ce collectif est savant, certaines pages sont une merveille à lire, surtout dans la section où est commentée l'image de l'homme qui tombe (*The Falling Man*). La photo de Drew, montrant à vif un de ces *jumpers* en chute libre, est devenue l'icône des attentats. Défenestration horrible, incomparable performance macabre, elle figure l'impuissance. Un corpus de fictions québécoises (Martine Delvaux, Catherine Mavrikakis, Mathieu Arsenault, Annie Dulong), de cinéma, de bédé et de musique étoffe ce « comment dire ? » d'une catastrophe qui revira l'Histoire. L'acrobate Philippe Petit, entre les tours jumelles, a ressurgi des mémoires. On retrouva Icare. Mais ici, nul exploit, un événement ni médiatique ni du spectacle. Sons, mots, images défilent encore. Et pourtant, l'Histoire débute avec un tel ouvrage, couvrant les multiples domaines qui en sont les marqueurs. La poussière est-elle retombée ? Au mutisme, on voit le trauma.

Guylaine Massoutre

FONDATION

ÉMILE NELLIGAN

PRIX ÉMILE-NELLIGAN 2013

FÉLICITATIONS

AU LAURÉAT ET AUX FINALISTES

PHOTOS © ROBERT ETCHÉVERRY

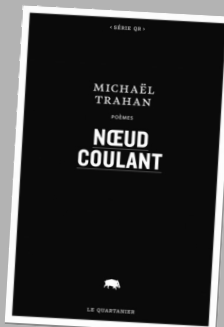
MICHAËL TRAHAN

Nœud coulant

Le Quartanier



LAURÉAT



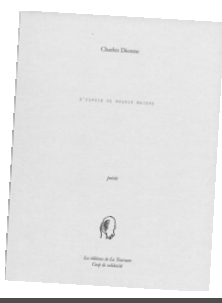
CHARLES DIONNE

D'espoir de mourir vaigre

La Tournure - Coop de solidarité



FINALISTES



ÉTIENNE LALONDE

Vivier, Claude

Les Herbes rouges

